

Transcription des documents audio

NB : L'enregistrement sur cassette comporte l'ensemble des consignes ainsi que les temps de pause entre les écoutes. Le surveillant ne doit donc pas intervenir sur le magnétophone avant la fin de l'épreuve.

[Mise en route du magnétophone]

DALF C2 épreuve orale collective

Vous allez entendre deux fois un enregistrement sonore de 15 minutes environ.

Vous écouterez une première fois l'enregistrement. Concentrez-vous sur le document.

Vous êtes invité(e)s à prendre des notes.

Vous aurez ensuite 3 minutes de pause.

Vous écouterez une deuxième fois l'enregistrement.

Vous aurez alors 1 h 00 pour préparer votre intervention. Cette intervention se fera en 3 parties :

- *présentation du contenu du document sonore*
- *développement personnel à partir de la problématique exposée dans la consigne*
- *débat avec le jury.*

Première écoute

Transcription du document sonore.

« Nancy Huston vous êtes canadienne, vous êtes née en 1953 dans les plaines de l'Alberta ; adolescence américaine ensuite, vos premiers pas à l'université, vous les faites à New York ; parisienne d'adoption depuis 1973 vous vivez également dans le Berry, une région du centre de la France. Drôle de parcours pourrions-nous dire, vous avez d'abord écrit dans une langue qui vous était étrangère, le français, avant de retrouver votre langue maternelle, quelques années plus tard, l'anglais, lors de la rédaction du « Cantique des plaines ». Aujourd'hui, vous passez de l'une à l'autre langue indifféremment. Cela fait de vous une romancière écartelée entre deux mondes ; écartelée n'est peut-être pas le bon mot, vous êtes en tout cas de ceux qui apprécient le jeu des identités multiples, dans « Nord perdu » un essai paru aux éditions « Actes Sud », vous vous posiez cette question si complexe : 'Il est où le vrai soi ? si l'on arrache le masque, à quoi ressemble le visage qu'il révèle, ?Jeu de miroir. Qui se cache derrière la plume ? Qui est la vraie Nancy Huston ? Dites-nous tout ».

Nancy Huston : « Pour vous dire la vérité, c'est une chose dans laquelle je ne crois pas. Le fameux adage au dessus du temple de Delphes en Grèce, comme chacun sait disait ou dit encore « connais-toi toi-même » ; moi je ne crois pas qu'il soit intéressant ni même possible de se connaître soi-même, je pense que le soi est une chose que l'on construit au fur et à mesure de la vie. Il y a une donnée de départ, évidemment, qui est chromosomique, qui est mystérieuse d'ailleurs parce qu'elle n'est pas que chromosomique ; même deux jumeaux identiques auront des caractères un peu différents ; néanmoins, à partir de cette donnée, on est le produit de ceux qu'on... des gens qu'on rencontre, du pays où l'on habite, de la religion qu'on nous inculque, des convictions patriotiques ou nationalistes qu'on nous inflige et devenir soi-même au fond c'est prendre conscience de cette multiplicité naturelle, enfin inévitable que nous sommes tous. Or, cette multiplicité je crois que les gens expatriés ou exilés en prennent davantage conscience que les gens qui restent chez eux, qui ne bougent jamais, qui ont une sorte d'illusion d'être quelque chose de façon très naturelle, ils en sont très convaincus. Quand on a vécu avec un masque, en l'occurrence pour moi donc le masque de la française que j'adopte ou que je revêts en parlant la langue française de mon mieux, je ne dirai pas maintenant que lorsque je reviens à la langue anglaise c'est le vrai moi qui parle, du tout. Parce que j'ai vécu toute ma vie adulte ici, j'ai eu mes enfants ici, ils sont français, je ne peux quand même pas me dire que je suis en train de jouer un rôle à chaque instant de ma vie quotidienne.

– Mais quand vous dites que vous êtes le produit d'un milieu social, de gens que vous rencontrez, la religion qu'on vous a infligée, justement si on revenait un petit peu en arrière, vous êtes née au Canada, à Calgary, dans une famille de confession catholique.

NH : C'est assez comique la religion dans la famille et ça m'a certainement pré disposée à percevoir cette nature

un peu arbitraire des appartenances puisque mon père et ma mère étaient déjà de deux sectes différentes du protestantisme.

– Pourquoi secte ?

NH : On ne dit pas ça ? On peut être méthodiste ou presbytérien, ou ceci ou cela, je pense que quand même « secte » peut être neutre dans ce sens, toujours est-il qu'ils en ont choisi un troisième en se mariant, donc heu, ensuite ma mère est partie, mon père a épousé une catholique, là aussi ils ont coupé la poire en deux, ils ont décidé de nous rebaptiser les 3 enfants, donc on a été baptisés deux fois, une fois à l'intérieur d'une église protestante, l'une anglicane, ensuite mon père est devenu bouddhiste, ma belle-mère catholique a cessé d'aller à l'église. Donc j'ai perçu très rapidement le caractère bougeant et un peu convenu de tout ça ; la religion n'était pas ce qu'elle est censée être, à savoir une évidence, une chose qu'on vous donne, j'ai dit infligé tout à l'heure parce que je le percevais comme ça, mais dans les temps traditionnels ce n'était pas comme ça ; on vous donne une religion pour structurer votre vie, pour que vous compreniez le monde, pour vous aider à donner un sens à la vie, la mort, les relations ; c'est une structure. On ne choisissait pas au Moyen-âge entre bouddhisme et catholicisme, c'est absurde. Dans certains pays on était catholiques, dans d'autres bouddhistes. Ici avec cette multiplicité de religions, à la fois ça peut encore remplir cette fonction pour la vie quotidienne, et en même temps on ne peut que se dire voilà c'est un peu comme acheter une chemise ou une marque de yaourts ;

– La religion, c'est quand même aussi le salut.

NH : pour ceux qui y croient certainement ; pour moi, non. Je ne crois pas en Dieu du tout. Pour autant je ne dirai pas que rien n'est sacré pour moi, il y a des choses qui le sont, et je ne dirai pas non plus comme beaucoup d'athées de gauche désespérés que la vie n'a pas de sens. Ce n'est pas parce que ce sens n'est pas donné d'avance que la vie en soit dépourvue.

– A six ans, vos parents divorcent ; ensuite il y a une série de migrations. Un petit peu, dans le désordre il y a NY l'Allemagne, Paris, en 1973 où vous vous installez définitivement, avec la ferme intention dit-on, de devenir écrivain. Alors on cherche le lien, qu'est-ce qui s'est passé pendant tout ce temps ?

NH : Alors, à vrai dire les migrations datent d'avant ma naissance et se poursuivent au long de ces 6 premières années de ma vie où mes parents étaient encore ensemble, c'est même l'une des grandes raisons du divorce puisque ma mère prétend, je pense qu'elle sait compter, qu'ils ont déménagé dix huit fois pendant leurs neuf ans de mariage, ça fait en moyenne 6 mois par maison, parfois à l'intérieur de la même ville, parfois c'était un grand déménagement, d'un bout du pays à l'autre, voire aux Etats-Unis, j'ai été au Texas pendant un moment et elle n'en pouvait plus. A part ces déménagements leur mariage ressemble beaucoup à celui qu'on voit dans l'histoire de 1951, du film « The Hours », avec Julian Moore qui est censée trouver son épanouissement absolu dans son intérieur, avec les meubles les aspirateurs et les gâteaux d'anniversaire, et ma mère ne pouvait pas supporter cette idée, et se sentait complètement noyée par les tâches domestiques et maternelles, cette époque n'encourageait pas du tout d'autres formes d'aspirations chez les femmes surtout les mères et donc elle a fait comme la femme dans le film, elle a claqué la porte et elle est partie très loin. Donc ça c'est effectivement, je pense que c'est pertinent d'en parler parce que si elle n'avait pas eu ce geste je ne serais jamais devenue écrivain, et encore moins écrivain de langue française. Puisque je pense qu'il a fallu vraiment m'éloigner de la langue maternelle pendant quelques temps, pour me construire une autre identité, pour porter un masque, pour me protéger pendant quelques années, pour ne pas souffrir de la même vulnérabilité qui pouvait être la mienne dans la langue et le pays d'origine. Du reste mon frère aîné qui avait 8 ans au moment du divorce est lui aussi totalement francophone ; il habite au Québec il parle avec un autre accent que moi mais sa vie quotidienne se déroule du matin au soir en français ; les gens rigolent quand ils nous entendent parler ensemble.

– Changer de langue sur une ligne de fuite, enfin je pense à cette idée de sortir de la langue maternelle pour s'éloigner de la mère.

NH : c'est elle qui s'est éloignée. C'est elle qui s'est éloignée, peut-être que c'était pour se retrouver une autre mère symbolique mais surtout je ne dirais pas fuite, fuite c'est un peu négatif ; je pense que c'était dans le cas de mon frère comme dans le mien. C'était un geste de choix, de volonté, de se reconstruire d'être maître de notre propre destin et de ne pas rester dans ce sentiment de blessure qu'on pouvait avoir, même si notre mère évidemment n'est pas partie pour nous blesser, mais un enfant ne peut percevoir un tel abandon que comme un rejet.

– Paradoxe, puisqu'en 1973 lorsque vous vous installez à Paris, on vous retrouve dans les rangs de celles qu'on appelle les féministes, et vous parliez de votre mère comme étant quelqu'un que l'on rangerait volontiers dans ce monde là, claquant la porte pour retrouver une certaine liberté.

NH : Ce n'est pas un paradoxe du tout. Parce que même si dans mon cœur j'en ai souffert, elle m'a toujours expliqué ce geste comme un geste de liberté, de choix, d'individualité. Ce n'était pas du tout à la mode à l'époque, il n'y avait pas de mouvement féministe pour ainsi dire. Les premiers livres, c'est venu après. Et donc c'est d'autant plus courageux d'une certaine façon. C'est plus facile pour moi de sauter sur un train en marche qui était le féminisme français des années 73 74 75, c'est vrai que ça m'a donné un coup de fouet formidable comme tous les militantismes mais peut-être encore plus, parce qu'il n'y avait pas une idéologie particulière à laquelle il fallait adhérer ; c'était des énergies nouvelles des femmes qui se découvraient plus fortes qu'elles n'auraient cru, qui s'encourageaient les unes les autres.

– C'était l'après 68 ?

NH : Oui, c'était cette ambiance là très joyeuse mais c'est beaucoup plus important que cela le mouvement des femmes au niveau mondial, et même si des progrès très clairs ont été faits dans les pays occidentaux, on est loin, loin, loin, d'avoir acquis quelque chose comme une vraie égalité, même ici. Et dans d'autres parties du monde, c'est terrible la condition des femmes, elles portent encore énormément d'entraves.

– revenons donc à ce rendez-vous des 6 ans. Vos parents divorcent quand vous avez 6 ans et votre père vous emmène en voyage ?

NH : en fait, c'est notre belle-mère qui est allemande qui m'amène avec ma petite sœur, pendant que mes parents sont en train de divorcer, en Allemagne. C'est simplement quelques mois en Allemagne. C'est un événement important parce que c'est la première fois que je découvre l'euphorie d'une autre identité grâce à une autre langue ; et donc j'apprends, j'avale l'allemand comme un alcoolique avale son whisky, je veux dire, j'ai soif d'apprendre, de parler couramment, le plus vite possible, je vais à l'école je lis et donc au bout de quatre mois effectivement je suis une petite Allemande ; j'ai beaucoup perdu depuis mais je vois que cette visite préfigure ce qui va se passer quatorze ans plus tard, quand je débarque à 20 ans à Paris, parlant plus ou moins comme ça mais ne maîtrisant pas complètement par méconnaissance scolaire la langue française, mais je dévore, pas seulement la langue mais la culture, l'histoire, je me plonge dans ce pays comme dans un bain de jouvence. Je dis jouvence mais vous riez parce que je n'avais que 20 ans, mais j'étais vieille et la langue française m'a rajeunie. L'étranger imite, s'applique, s'améliore, apprend à maîtriser de mieux la langue d'adoption. Subsiste quand même presque toujours, en dépit de ses efforts acharnés un rien, une petite trace d'accent, un soupçon, c'est le cas de le dire. Ou alors, une mélodie, un phrasé atypique, une erreur de genre, une imperceptible maladresse dans l'accord des verbes, et cela suffit... les Français guettent, ils sont tatillons, chatouilleux, terriblement sensibles à l'endroit de leur langue ; c'est comme si le masque glissait et vous voilà dénoncé, on entre aperçoit le vrai vous que recouvrait le masque et l'on saute dessus. Non mais, vous avez dit UNE peignoir ? Un baignoire ? La diapason ? Le guérison ? J'ai bien entendu vous vous êtes trompé ? ah, c'est que vous êtes un alien, vous venez d'un autre pays et vous cherchez à nous le cacher, à vous travestir en Français, en francophone, mais on est malins, on vous a deviné, vous n'êtes pas d'ici. Vous êtes d'origine allemande ? Anglaise ? Suédoise ? Je le fais moi-aussi, je l'avoue, dès que je détecte un accent dans la voix de quelqu'un je le fais, tout en sachant qu'ils en sont sûrement las comme moi j'en suis lasse. Ils ont subi 10 000 fois ce même interrogatoire débile, ennuyeux, blessant. Vous êtes Allemand ? Hongrois ? Chilien ? Which country ?, comme on dit en Inde.

Non seulement cela, mais dès que vous la leur fournissez, cette information se cristallisera dans leur esprit, se figera, deviendra votre trait le plus saillant, La qualité qui entre toute vous définit et vous décrit. Vous serez la Russe, le Néo zélandais, le Sénégalais, la Cambodgienne. Et ainsi de suite. Un magazine respectable a ainsi qualifié la cinéaste Agnieska Hollande de polonaise de service. Un autre a cru élégant de commencer une critique d'un de mes livres par la phrase « elle est morose notre canadienne ». Alors que bien sûr, chez vous votre nationalité était comme l'air même que vous respiriez ; autant dire qu'elle n'était rien.

Extrait de « Nord perdu » Nancy Huston, éditions Actes Sud.

NH : J'ai gardé un peu le contact avec la langue allemande grâce à des conversations avec ma belle-mère, elle m'apprenait plein de chansons en allemand et je sais toujours les chanter, mais je ne peux plus lire un livre en allemand par exemple ; mon vocabulaire s'est beaucoup amenuisé. C'est un épisode que j'ai essayé de garder vivant, qui était un peu idéalisé dans l'esprit. J'ai rencontré ses parents, j'ai connu l'Europe aussi. Je crois que

c'était un coup de foudre pour l'Europe parce que le Canada, surtout ma partie du Canada, l'Ouest, le grand ouest, c'est très vide. Le paysage est très plat, ensuite il y a les montagnes rocheuses qui sont à l'horizon mais enfin sinon c'est des champs de blé très, très plats, à l'infini un ciel immense et un sentiment d'espace que je devais trouver vaguement inquiétant. Et ce qui m'a plu en Europe et ce qui me plaît encore ici c'est la complexité de l'espace. C'est un paysage très travaillé par l'homme, c'est les couches successives d'histoire qu'on peut lire dans les villes où on voyage ou qu'on visite ; et Paris me rassure beaucoup pour cette raison. Je crois que j'ai vraiment fait une sorte de pèlerinage depuis l'Ouest du Canada donc jusqu'à l'Est des Etats-Unis, tout de suite dès que je suis arrivée en Nouvelle Angleterre j'étais magnétisée par Boston par ces bâtiments qui avaient déjà 300 ans quand même, c'est très vieux, Harvard, ce côté vieille brique avec de la vigne vierge dessus, tout ça m'a enchanté venant après les champs de blé, voyez.

– mais au final, c'est Paris qui l'emporte sur toutes ces destinations que vous avez visitées ou ces pays que vous avez traversés.

NH : Paris et une campagne française quand même aussi beaucoup.

– Ah le Berry.

NH : qui incarne très bien ce côté complexe dont je parlais puisque c'est un pays de bocage avec des haies, des petits chemins, une sorte de labyrinthe de chemins sans noms qui donnent les uns dans les autres et c'est très agréable, vous roulez sans savoir exactement dans quelle direction exactement on va. J'aime énormément ce pays de bois chauds.

– J'avais oublié que vous êtes aussi berrichonne.

NH : Absolument.

Vous avez maintenant 3 minutes pour relire les consignes de l'exercice.

Deuxième écoute.

Vous avez maintenant une heure pour préparer l'exposé et le débat.

[Arrêter le magnétophone]